

Fabiola et son curé

LE CURÉ. — La vie de son enfant était sauvée, il est vrai, mais les sollicitudes de cette mère sublime n'étaient pas finies pour cela.

FABIOLA. — Je ne me les explique guère, M. le curé, puisque la princesse s'était chargée de l'avenir de cet enfant, qui monterait peut-être sur le trône.

LE CURÉ. — C'est précisément cette pensée, Madame, qui fait trembler la mère. Elle n'avait que pour un temps limité la garde de son enfant, qui devait ensuite être transplanté au milieu d'une cour dissolue et païenne.

FABIOLA. — Je n'avais pas songé, M. le curé, à ce nouveau péril, infiniment plus à craindre que le premier.

LE CURÉ. — Oui, infiniment plus à craindre, puisqu'il pouvait tuer l'âme de son enfant.

FABIOLA. — Sans doute, s'il s'était agi des miens, la vue de ce danger m'aurait frappée immédiatement. J'aime à le croire, du moins.

LE CURÉ. — J'avais donc raison, Madame, de vous dire tout à l'heure, que les angoisses de cette bonne mère ne faisaient que commencer.

FABIOLA. — Je le comprends parfaitement, M. le curé.

LE CURÉ. — Aussitôt que sa raison commença à poindre, elle se hâta donc d'inspirer à son fils la crainte du Seigneur. Elle lui apprit à connaître le vrai Dieu, et s'attacha à lui inspirer le mépris des dieux en honneur à la cour, l'horreur du faste, de la volupté et de tout ce qui est péché, l'amour de ses frères opprimés et de la gloire de Dieu. Elle l'entretint surtout du Sauveur promis et attendu depuis la chute d'Adam, et s'étudia à graver dans son jeune cœur la pensée du sacrifice de Jésus-Christ.

FABIOLA. — Ce que vous venez de dire, M. le curé, est du neuf pour moi, et je me demande où elle avait puisé la connaissance de ces choses.

LE CURÉ. — La tradition sacrée lui avait appris toutes ces choses. D'ailleurs, vous savez encore trop bien votre petit catéchisme pour avoir oublié qu'avant la venue du Sauveur promis, personne ne pouvait arriver au salut que par l'observation de la loi naturelle et la foi en Jésus-Christ.